

L'événement, entre structures et conjoncture

Soient l'évolution démographique, les fluctuations des prix, les attitudes à l'égard du corps, l'alphabétisation, les entreprises, les variations climatiques... Tous ces objets que les historiens étudient de nos jours sont des objets reconstruits. Invisibles au sens où personne les a jamais vus et personne n'a jamais pu les voir, ils ne se laissent appréhender qu'indirectement : en déterminant un corpus de sources et en le soumettant à un traitement qui vise à obtenir une représentation de l'objet qu'on veut étudier.

Grâce à la mise en série et à l'utilisation d'un temps long, l'historien se donne un objet qui n'a aucun équivalent dans l'expérience vécue et dont il étudie les propriétés : invariance, oscillations (...). L'historien reconstruit ainsi des objets qui appartiennent à deux classes : les structures, la conjoncture.

C'est en poussant à fond l'étude de structures et de conjonctures que l'on tombe sur quelque chose à quoi on donne habituellement le nom d'événement. Sur la courbe des prix, ce que nous voyons ce n'est pas un renversement de la tendance mais un changement de direction de la courbe. C'est tout à fait différent de ce que percevaient les vendeurs ou les acheteurs. Si rien n'interdit d'utiliser le mot événement pour désigner un point où la courbe change de direction, il faut toutefois être conscient que ce mot reçoit une acception nouvelle. Il désigne non un changement perçu dans le monde ambiant mais une discontinuité constatée dans un modèle.

(Krzysztof Pomian : *L'ordre du temps* (Paris, 1984))

La signification de l'événement

L'histoire qui a votre préférence fait aussi place à l'événement comme objet et lui restitue l'importance qui est la sienne. Elle prête plus d'attention à sa signification qu'à sa dimension proprement objective ; elle s'attache à en déchiffrer les implications et à en apprécier le retentissement dans les consciences. Nous voilà aussi loin de la conception positiviste et de sa confiance quelque peu naïve dans la possibilité d'établir un récit parfaitement objectif. Vous avez perçu précocement qu'il n'y avait pas d'histoire tout à fait innocente et pressenti qu'en raison de son ambivalence toute histoire appelle une interrogation critique sur son objet comme sur les moyens de l'appréhender. Aussi l'histoire au second degré, l'histoire de l'histoire, l'historiographie est-elle pour vous l'indispensable complément et une dimension constitutive de la démarche de l'historien.

(René Rémond, répond au discours de réception de Pierre Nora à l'Académie française, le 2 juin 2002)

Le monde historique des Lumières comme système culturel

Vision du monde, épistémê, sont des modes d'analyse qui mettent en valeur cohérence et unité. Toutefois, les effets de ruptures et de changement ne se jouent jamais sur un registre unique, mais à travers des temporalités hétérogènes et à des rythmes divers selon les lieux et les milieux sociaux ou géographiques. Dans cette fragmentation temporelle du contexte, il existe des phénomènes de résonance, les éléments temporels distincts réagissant les uns par rapport aux autres. L'historien des Lumières doit saisir le surgissement des valeurs nouvelles, l'apparition de pratiques originales dans un ensemble interactif (Dilthey), selon des registres sociaux-temporels différents, selon des associations de lecture soulignant la force des conventions, mais également la dynamique des libertés d'appropriation et la possibilité des détournements et des écarts. Prendre en compte la variabilité de la vitesse de transmission, c'est mettre en perspective la variété concrète des situations où se joue la réception de la novation intellectuelle et sensible : la campagne ou la ville, la métropole ou la bourgade, la famille ou l'individu, le corps ou l'association libre. Comprendre la manière dont se construisent, s'enracinent, vivent et s'étiolent les *traditions*, au sens que Max Weber donnait à ce terme, est à ce prix.

(Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, *Le monde des Lumières*, Paris, 1999)

Re-présenter le passé

Dans *Le Futur passé, Contribution à une sémantique des temps historiques*, Reinhart Koselleck, reprenant l'idée d'un rythme temporel propre à chaque action humaine, pose la question : « Comment, dans chaque présent, les dimensions temporelles du passé et du futur ont-elles été mises en relation ? » En termes anthropologiques on parlera respectivement d'expérience et d'attente. Si l'on prend l'expérience de Charles Ier d'Angleterre, on peut dire qu'elle constitue l'horizon d'attente de Turgot lorsqu'il engage Louis XVI à faire des réformes pour ne pas connaître le sort du roi d'Angleterre. Les deux approches se rejoignent dans l'examen de « l'incertitude fondamentale de l'événement » (Reinhart Koselleck), le présent du passé ne pouvant être « re-présenté » que par la mise en perspective de la somme des expériences disponibles avec l'action à mener, démarche seule capable de restituer les acteurs dans leur contexte, acteurs confrontés à des possibles et faisant des choix. Le présent est le temps le plus à même d'approcher la contingence de l'événement par comparaison avec le futur de l'histoire téléologique et même par rapport au passé de la chronique.

(*Clés pour l'enseignement de l'histoire au lycée*, CRDP, Versailles, 2004)

A propos de la biographie

Je ne crois pas avoir été attiré par la qualité de héros emblématique de la Résistance mais plutôt par les problèmes qui se posaient à son propos et qui incitaient à réfléchir aux démarches des résistants de l'intérieur comme à celles des gaulliens.

(...)

Au-delà de cette singularité qui est celle des hommes comme des événements, l'historien s'attache aux spécificités qui les rendent intelligibles. Non seulement une biographie s'insère dans la durée, même si – comme nous avons cherché à le faire – la problématique l'emporte sur la chronologie, mais elle permet d'agglutiner, de faire coaguler ces « petits faits » chers à Stendhal, qui finissent par faire sens, donnant chair et piment à ce qui redevient vivant. Jacques Le Goff réhabilite totalement ce genre lorsqu'il demande : « Quel objet, plus et mieux qu'un personnage, cristallise autour de lui l'ensemble de son environnement et l'ensemble des domaines que découpe l'historien dans le champ du savoir historique ? » Le personnage ne saurait pourtant devenir un simple prétexte à traiter d'une période : l'étudier reste un choix particulier, assumé comme tel, impliquant des limites dont nous avons été tout à fait conscient. Jusqu'en 1940, les fonctions préfectorales comme l'expérience des cabinets ministériels cantonnent cette biographie de Moulin dans le champ du politique ; après quoi, nous l'avons souligné, de la Résistance Moulin connaît surtout les responsables de Mouvements, et avant tout ceux de zone sud.

(Jean-Pierre Azéma, *Jean Moulin*, Paris, 2003) **Les caractères du texte historique**

Un texte saturé

Le texte de l'historien apparaît d'abord comme un texte plein. C'est la conséquence de sa construction même, de sa mise en intrigue. Il a sa cohérence propre, sa structure, qui constitue à elle seule une argumentation et indique quelles thèses il tend à démontrer. Le plan d'un livre d'histoire est à la fois le canevas d'une narration et celui d'une argumentation : c'est l'essentiel, et en un certain sens on peut dire que le texte même se contente d'apporter des preuves et d'habiller ce squelette.

Un texte objectivé et autorisé

Le texte d'histoire présente un second trait digne de mention : il met entre parenthèses la personnalité de l'historien. Le *je* est proscrit. (...) De même, il évite de s'impliquer dans son texte, de prendre parti, de s'indigner ou d'applaudir. (...) Dans sa substance, l'ouvrage achevé donne à lire uniquement des énoncés objectivés, le discours de l'Histoire ; il est fait d'énoncés sans énonciation.

Un texte feuilleté

Le texte historique se déploie sur deux niveaux distincts, qu'il entremêle pourtant sans cesse.

Le premier niveau est celui du discours de l'historien : son intrigue et son argumentation. Ce texte est continu,, structuré, maîtrisé. Il dit le déroulement et la signification de l'histoire, établit les faits, discute les explications possibles.

Sans cesse, pourtant, ce discours s'interrompt plus ou moins brièvement, pour des références, des citations. Dans le texte historique apparaissent ainsi, épisodiquement, des fragments d'autres textes, empruntés parfois à d'autres historiens, mais plus souvent à des documents d'époque, chroniques ou témoignages. Le texte de l'historien *comprend* ainsi en un double sens, matériel et interprétatif, la parole d'un autre, de plusieurs autres. Mais c'est une parole découpée, démembrée, déconstruite et reconstruite par l'historien qui la réemploie, à la place qu'il a lui-même choisie en fonction des nécessités de son propre discours.

(Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, 1996)